

LE BAIN GLACÉ

ET AUTRES NOUVELLES

Ce livre a été réalisé dans le cadre des Rendez-vous Lire en Poche à l'année. Il reprend les nouvelles sélectionnées à l'issue du concours organisé au lycée des Graves avec l'aide de l'auteur Gilles Abier et des professeurs documentalistes. Le jury était composé de l'équipe pédagogique du Lycée des Graves et, au sein de la Ville de Gradignan, des équipes de Lire en Poche, de la Médiathèque Jean Vautrin, du service culturel, ainsi que de Sana Sukkarie, adjointe à la Culture – mais également du Crédit Agricole d'Aquitaine et de l'auteur. Que toutes ces personnes soient ici remerciées.

PROCHAINE ÉDITION DE LIRE EN POCHE,

LE SALON DES LIVRES DE POCHE :

10, 11 ET 12 OCTOBRE 2025

À GRADIGNAN, PARC DE MANDAVIT.

WWW.LIREENPOCHE.FR

Avec le soutien du Crédit Agricole Aquitaine

LE BAIN GLACÉ
ET AUTRES NOUVELLES

SOMMAIRE

CAHIER DES CHARGES	p. 5
QUELQUES MOTS SUR GILLES ABIER.....	p. 6
LE MOT DE Gilles Abier	p. 7
PRÉSENTATION	p. 9
PREMIER PRIX : Cléa Bressant, <i>Le bain glacé</i>	p. 11
DEUXIÈME PRIX : Camille Grilo, <i>Les renards ne fuient qu'en hiver</i>	p. 19
TROISIÈME PRIX : Lya Kinzonzi, <i>Les vagues de mes souvenirs</i>	p. 29
LISTE DES NOUVELLES SÉLECTIONNÉES	p. 40
LISTE DES PARTICIPANTS AU CONCOURS	p. 41

QUELQUES MOTS SUR GILLES ABIER

Une naissance à Paris. Une jeunesse en banlieue Seine-et-Marnaise. Des études de Lettres à Grenoble. Un conservatoire de théâtre à Manchester. Le tout entrecoupé de petits ou longs boulots à Rouen, Paris, et en Angleterre où il a vécu sept ans. Et aujourd'hui... il écrit des histoires.

Le mot de Gilles Abier

Je pose ces mots sans connaître les nouvelles lauréates dont j'ouvre la voie et que vous allez découvrir dans ce recueil.

Je les ai lues, irrésistiblement, et toutes les autres, aussi. Cette quinzaine de récits écrits par ces jeunes filles et ces jeunes garçons que j'ai eu l'occasion de côtoyer au cours de deux séances de travail, dans leur lycée.

Elles et ils avaient un thème à aborder, de près comme de loin, de côté ou de face : « Avant la tempête. »

Et quel plaisir de voir le chemin parcouru : les intrigues qui ont pris forme, les détails qui se sont précisés, l'humour qui a jailli ou le mystère qui s'est épaissi...

Je les ai vus en vrai, ces autrices et ces auteurs. J'ai discuté avec elles. J'ai argumenté avec eux. Et pourtant, là où je pense les avoir le mieux rencontrés, saisi des bribes de leurs personnalités, un soupçon de leurs convictions, c'est à travers ces mots qu'elles et ils ont choisi de partager.

Je ne crois pas qu'on puisse écrire sincèrement sans se dévoiler un peu.

Elles et ils ont parlé d'amour idéalisé, de maladie dont on décide de se relever, d'un choix qui détermine un bout de vie, de renards qui attirent le regard, d'affirmation à oser, de reflets à accepter, de combats à mener, d'un crime accompli... Des courses-poursuites ont eu lieu, un rhinocéros a fait son apparition, des paroles de chanson ont été détournées...

Et chaque fois, un point de vue a été donné.

Et c'est ça qui m'a plu.

Qu'elles et ils se soient positionnés :

« Ceci est mon histoire et c'est comme ça que je tiens à la raconter. »

Alors un grand merci à ces volontaires pour leur participation.

Et bonne lecture à vous !

Gilles Abier

PRÉSENTATION

20 ans, l'âge de tous les possibles.

20 ans déjà ! Eh oui, LE salon du livre de poche, Lire en Poche, a 20 ans cette année !

Et pas de thème particulier contrairement aux années précédentes ! Mais alors, sur quoi faire écrire les lycéen.nes du lycée des Graves ? Lire en Poche a pensé à : « avoir 20 ans », thème qui s'imposait, mais les quelques élèves interrogé.es l'ont refusé en bloc. Trop près ? Trop difficile de se projeter dans quelques années ?

La charge du sujet a donc été reportée sur l'écrivain intervenant, à savoir Gilles Abier.

Quand il est arrivé pour le premier atelier d'écriture de nouvelles, il n'a rien voulu dévoiler tout de suite. Tout le monde attendait. Chaque élève l'a écouté, a réfléchi à des mots, des phrases, des paragraphes en fonction des directives données. Mais... tout en se demandant autour de quel thème ils allaient devoir écrire. Le suspense a duré, duré, duré. Les chuchotements émaillaient les réflexions. Et pour couronner le tout, un orage a éclaté. La pluie tambourinait sur le toit . Mais que va-t-il donc nous tomber sur la tête ?

Enfin, dans un geste théâtral, Gilles Abier a dévoilé le thème tant attendu en tournant le tableau sur lequel était inscrit « Avant la tempête ». Il tombait à pic et semblait si évident tellement il était de circonstance !

Nous souhaitons donc un joyeux anniversaire à Lire en Poche pour ses 20 ans d'un succès plus que confirmé et adressons un « Bonne chance » aux élèves qui concourent cette année. En espérant que l'exploit littéraire soit au rendez-vous cette année à l'aube de leur 20 ans !

L'équipe de direction se joint à nous pour féliciter tous les élèves. Nous remercions Gilles Abier pour ses précieux conseils ainsi que les partenaires Lire en Poche, la Ville de Gradignan et le Crédit agricole d'Aquitaine.

Mme Klingenmeyer et Mme Hachouf,
professeures-documentalistes

Lycée des Graves, mai 2025

-

Cléa Bressant

LE BAIN GLACÉ

PREMIER PRIX

*Je m'baladais, sur l'sable nu,
Le cœur ouvert à l'imprévu,
J'avais envie de me baigner, dans l'eau salée.
Dans l'eau salée, mais ce fut toi,
Et je t'ai dit n'importe quoi,
Il suffisait de se parler pour s'apprivoiser.
Suuuuuur la plage dorée, palapalapa
Suuuuuur la plage dorée, palapalapa
Au soleil, sous la pluie, à midi...*

Je m'arrête, deux touristes me regardent, l'air effaré. Ils peuvent bien s'étonner, avec leurs parasol, crème solaire, chapeau, lunettes, serviette, glacière, siège pliant, claquettes... chaussettes !

Chaque année c'est la même mascarade, ils arrivent d'on ne sait où avec cet attirail de plus en plus fourni, et s'installent sur nos plages avec fracas. Quand bien même ils ne seraient qu'une douzaine, mais non, ils viennent en grappes, du petit matin au coucher du soleil.

Et ils piaillent, rigolent et deviennent rouges comme le tourteau dans la marmite !

Enfin au moins, ces deux-là ne vont pas m'embêter, ils n'ont pas l'attirail. Regardez-les, ils ont peur des nuages qui s'amassent à l'horizon, et marchent d'un pas pressé. Qu'ils me laissent tranquille, j'ai une affaire privée. Je me dirige vers le bord de l'eau, quelques mètres plus loin. Allez mon vieux Bébert, ne fait pas ton huître desséchée !

Parfois j'ai envie de m'arrêter dans un coin tranquille, par exemple sur le rocher tout au bout de la berge. Et je réfléchis, je pense au fait qu'on ne peut pas se connaître. On bouge tout le temps, même à l'intérieur. Difficile de capturer ce qui fait de nous ce que l'on est. Pourquoi demain serait-il encore là ? Mon affaire est-elle si pressée ? Pourquoi je pense à cela et pas à l'horaire des marées ? Je ne peux jamais me voir tel que je suis vraiment, je ne vois toujours qu'une partie de moi. Dans le reflet d'une flaque je me vois à l'envers, enfin pas dans le sens où l'autre me voit. Donc je ne peux jamais savoir à quoi je ressemble exactement.

Encore plus effrayant ou bizarre, tout dépend du point de vue, je ne sais pas comment les autres me perçoivent. Pour eux, la tâche est doublement difficile. Ils ne voient qu'un bout de moi et ne sont pas dans mes pensées.

Imaginez que le vent fasse des vagues sur la flaque. Mon image sera toujours déformée, jamais lisse. Nous ne nous connaissons pas

nous-même, nous ne connaissons pas les autres, au final nous sommes tous inconnus.

Même ce touriste de la saison dernière. Tout bronzé parce qu'il avait posé au soleil, des heures à changer de posture devant son téléphone. Il était de ceux qui disaient envoyer des « stauries » à leurs « abonnés ». J'ai toujours laissé ces inconnus tranquilles, pas besoin de chercher là où rien ne peut être trouvé !

Il souriait dans le vide et deux secondes plus tard passait une main dans ses cheveux. Peut-être que ça le grattait, je ne sais pas. J'avais remarqué que beaucoup de vacanciers l'avait reconnu et prenaient des photos avec lui. Ils rigolaient d'un rire niais.

Je ne les ai jamais enviés, ces célébrités pensent être connues mais à y réfléchir, ne le sont pas. Ils n'y sont pour rien, d'après le théorème de la flaque, ils ne peuvent pas l'être, c'est tout.

C'est le monde qui devient absurde, il ne me reste qu'à m'évader.

Tiens, les nuages se sont épaissis, les touristes ont mis leurs cirés jaunes. Moi je n'ai jamais eu peur de la pluie ! J'avance lentement vers l'eau, à mon âge, on prend le temps. Ça me fait repenser à un air...

*Je vous parle d'un temps que les p'tits innocents,
Ne peuvent pas connaître.
Ma plage en ce temps-là,
Cachait ses bélugas, jusque sous des crevettes,
Et si l'algue roussie qui nous servait d'abri*

*Ne payait pas de mine,
C'est là qu'on s'est connus,
Moi qui criais famine
Et toi qui posais nue.
La baleeeeeeeine, la baleeeeeeeine...*

Le ciel s'est sali soudainement, le vent a forci. De grosses gouttes tombent sur le sable, elles font des tâches. Les vagues enflent, poussées par les rafales. Ces derniers pas sont interminables, ma jeunesse est loin hélas ! Et puis, le sable est collant, il me freine. Lentement mais sûrement, je finirais par y arriver !

*Allons enfants de l'eau saline,
Le jour de gloire est arrivé !
Contre-nous de la tyrannie,
L'étendard forban est percé,
L'étendard forban est percé,
Entendez-vous près du rivage,
Mugir ces féroces trois-mâts, qui viennent...*

Je me souviens de mon enfance. J'allais avec mes copains sur les rochers là-bas, ceux qui glissent à cause des algues. Mais on ne glissait pas, on sautait dans les flaques et on jouait à s'éclabousser. Je rêvais alors que j'étais sur un de ces navires qu'on voyait passer. Le grand capitaine entouré de ses matelots musclés ! Le bonheur ! Quand il n'y avait pas encore tous ces touristes.

Même si je me souviens d'une fois... Ce n'était pas drôle...

Je marchais avec Bernie – enfin elle n'a jamais vraiment marché à cause de problèmes de motricité – quand soudain, une fillette

m'attrape et me secoue vivement sans raison, ses gros yeux rivés sur moi. Je me débats, je ne sais pas quoi faire, j'essaie de la mordre mais elle tient bon. Finalement je crie, elle me lâche, je tombe sur un beau lit d'anémones et la vois partir en courant.

A partir de ce moment, je commence à me demander s'il reste une chose à espérer de l'humanité. Certains mystères resteront inexplicables.

Enfin, j'y suis. L'eau est froide, ça pique. Il y a plein de mousse. Ça me rappelle les heures passées sur cette plage à regarder se battre les mouettes...

Il y a une odeur électrique dans l'air mais je n'ai plus peur. J'aperçois les deux cirés jaunes, paniqués, ils fuient le rivage en courant. S'ils savaient les tourments de ma mer, la peine de cette bien-aimée, ils comprendraient peut-être.

Nous sommes tous les deux fatigués. A mes pieds elle s'approche, s'en va, revient, repart. Je n'ai jamais compris pourquoi elle était parfois si timide alors qu'elle peut tout détruire en un instant. Comme si elle voulait nous amadouer. Encore quelques pas, les rafales manquent de m'envoler.

Je regarde vers l'horizon qu'on distingue à peine. Je réalise que je suis comme lui. Flou. On ne me voit plus, on ne me connaît plus, je suis oublié.

Il me reste à chanter pour Nori, la déesse des habitants de la côte. Elle écoute souvent nos lamentations, nous protège des éléments. Par les jours de mauvais temps, on peut entendre son chant strident, elle siffle pour apaiser le vent.

Je parle, je digresse et la mer qui m'appelle, me tire. J'oublie Nori et les prières, les souvenirs, toutes ces poussières. Il faut me laisser partir.

Mon cœur bat de plus en plus vite quand je suis près d'elle, près de ma belle indomptée. Sa masse gronde, rugit, mais je persiste à avancer.

Elle m'attendait les bras ouverts,
Moi je ne voyais que l'éclair
Qui s'abattait au loin tout près,
Et l'orage qui éclatait.

Soudain la belle sans frémir
Se dressa jusqu'à m'engloutir.
Je vis dans son eau mon reflet,
Vieillard séché par les années,

Dans son encre où l'âme a peur,
La froide amie m'a attirée
J'ai ris, pleuré et l'ai laissée
Emporter mon corps en son cœur.

Le lendemain de la tempête, deux cirés jaunes sont revenus sur la plage. L'homme avait perdu ses lunettes ! En cherchant sur le sable frais, ils découvrirent notre crustacé. Bébert avait fini sa trempette, sa coquille n'était même pas amochée. En approchant tout près l'oreille,

ils auraient pu l'entendre murmurer : « Ce bain était un peu salé mais les moules auront des dents lorsqu'un bernard-l'hermite finira noyé ! ».

Camille Grilo

LES RENARDS NE FUIENT
QU'EN HIVER

DEUXIÈME PRIX

– As-tu bien pris ton bonnet ? Tes gants, ton écharpe en laine ?

– Oui Maman, j'ai tout.

Dans une entrée de bois laqué qui sentait bon le pin massif, un petit garçon, pressé d'aller jouer dehors, s'emmitouflait sous des épaisseurs de vêtements. Le soleil scintillait sur la toute nouvelle couche de flocons posée délicatement sur le rebord de la fenêtre. Ce n'était vraiment pas une journée pour attraper froid.

– Je vais rejoindre Jules et Maya, on sera du côté du vieux sapin.

– Et que fais-tu si la tempête arrive ?

– On rentre vite se mettre à l'abri.

Satisfaite, sa mère l'embrassa sur le front et lui remonta la fermeture de son anorak.

– Amuse-toi bien mon petit marron glacé. Tâche de ne pas rentrer trop tard.

Et, tirant son éternelle luge rouge derrière lui, tout heureux d'aller tester cette poudreuse toute fraîche, Tim poussa la porte.

L'enfant traversait le petit village, encore tout engourdi de la précédente tempête, presque éteint. La plupart des volets étaient encore fermés. La luge raclait sur les petits pavés gris de la place centrale, seul bruit dans le silence qui caractérisait l'accalmie, écho solitaire dans le calme cotonneux où les derniers flocons restaient suspendus quelques instants encore dans l'air pour finir tranquillement leur chute à ses pieds.

Tim aimait beaucoup cette place. Quand le blizzard avait été particulièrement long et violent, les pavés gelaient et on pouvait venir y faire du patin. Ça l'amusait d'ailleurs beaucoup de voir les autres habitants pirouetter – avec plus ou moins de grâce – tels des petits personnages articulés, et il riait aux éclats dès qu'un de ses amis ou lui-même perdait l'équilibre et tombait à la renverse, glissant sur les fesses en petits cercles concentriques sur la surface gelée.

L'apparition régulière de la tempête rythmait leur train de vie. Elle apparaissait soudainement, puis après les avoir secoués et bringuebalés en tout sens, repartait aussi vite qu'elle était venue. Ce phénomène naturel était porteur de neige – pour le plus grand bonheur des enfants – mais aussi d'une incompréhension générale, comme un voile opaque et mystérieux planant sur un non-dit.

S'il était difficile de la prévoir, on l'entendait en revanche toujours arriver à des lieux à la ronde. Il y avait d'abord un grondement. Loin-tain. Puis de plus en plus proche jusqu'à résonner dans toutes les rues, dans chaque recoin du petit village. La terre était parcourue de secousses. Et soudain, le ciel entier se mettait à tourbillonner.

À ce moment là, il fallait vite se réfugier dans les maisons, jusqu'à ce que tout soit redevenu calme. Dommage, Tim aurait beaucoup aimé savoir ce qu'il se passait là-dehors, derrière une simple cloison de bois, qui causait autant de désordre et de rumeurs dans le voisinage.

Il avait bien tenté de demander au vieux Jeff, comme beaucoup d'autres avant lui. Le vieux Jeff était le doyen du village. Il était aussi connu, au sein du petit bourg, pour être à ce jour le seul à avoir déjà vécu l'expérience de se retrouver au cœur de la tempête, un soir où, tout occupé à sa besogne - il ramassait du bois pour sa cheminée - il n'avait pas pu se réfugier chez lui à temps. Il avait eu beau courir avec ardeur, les forces de la nature l'avaient rattrapé. Si personne ne sut ce qui arriva exactement ce jour-là, tout le monde connaissait la fin de l'histoire ; par un quelconque miracle, le vieux Jeff s'en était sorti indemne – ou presque.

Il restait depuis ce jour cloîtré chez lui, terrorisé et à moitié fou, passant ses journées à se ronger les ongles en faisant des va-et-vient. Et lorsqu'on tentait de l'interroger pour en savoir plus, il se mettait à divaguer sur un certain

œil de la tempête, un œil monstrueux, démoniaque, qui l'épierait perpétuellement dans l'ombre...

Il n'empêchait que le vieux Jeff, d'où son surnom, était déjà presque une antiquité, et Tim le soupçonnait de radoter un peu.

Le petit garçon ne put d'ailleurs s'empêcher, mécaniquement, de jeter un coup d'œil soupçonneux sur sa droite quand il passa devant la maison au toit recouvert de chaume du doyen, mais les volets restaient désespérément clos.

Tout comme son propriétaire.

Pourtant, une fois le blizzard passé, c'était très beau ; à chaque fois, de la neige fraîche et brillante comme de minuscules paillettes recouvrait les pavés, les arbres et les toits. Les enfants sortaient alors pour profiter de ses joies. Lorsque la neige avait été tassée et commençait à s'effacer, une nouvelle tempête ramenait le paysage à sa splendeur des jours précédents.

À par une légère frayeur de finir comme le vieux Jeff, personne n'avait vraiment l'air de s'en plaindre. La vie n'était pas bien dure, dans leur petit paradis blanc. Aucun autre tracas que celui de vérifier la bonne fermeture des portes et volets lors de chaque confinement, de savoir où trouver du bois sec pour le feu, ou de bien rentrer les troupeaux de bétail chaque soir. Au rythme des cycles de la tempête, l'existence suivait son cours, et allait de bon train.

Une rumeur disait même que c'était grâce à cet événement naturel et régulier que le pe-

tit bourg était si prospère, car aucun bandit doté «d'un minimum de ciboulot», selon l'expression locale, n'oserait s'aventurer dans cette contrée à l'apparence hostile.

Le blizzard leur garantissait un hiver éternel. Neige à perte de vue. Petit îlot tranquille, bulle de simplicité au sein d'un nuage ouateux tel un brouillard de coton.

Mais une telle vie devient parfois monotone, surtout pour un petit garçon qui veut découvrir le monde. À la moitié de son parcours, Tim ralentit l'allure au détour d'une trouée d'arbres, espérant enfin apercevoir entre deux branches les petits renards polaires qui, insaisissables, ne laissent derrière eux que de discrètes empreintes dans la neige fraîche des sentiers. L'enfant savait que ces petites créatures avaient un instinct très aiguisé du danger, si bien qu'elles disparaissaient en un battement de cil au moindre risque éventuel, les rendant véritablement presque impossibles à observer, au grand regret de Tim. Mais aujourd'hui, à la lisière de la forêt, son cœur fit un bond dans sa poitrine...

Là, à seulement deux pas de lui, il y en avait justement trois, encore tout jeunes, qui se roulaient dans la neige en se mordillant gentiment. L'enfant voulut s'approcher un peu plus. Il faut dire qu'il ne se passait pas grand-chose d'intéressant dans ce village, et pouvoir enfin observer pour la première fois d'autres êtres vivants ici était assez rare, d'autant plus que

Tim ne pouvait s'empêcher de se demander comment eux, âmes animales et primitives, pouvaient bien vivre ces phénomènes météorologiques capricieux. Mais une branche cristallisée craqua sous son pied, et les trois canidés blancs, les oreilles tirées en arrière, prirent la fuite.

Déçu, Tim se redressa. Il se demanda un instant où ils pouvaient bien mener, ces petits sentiers inconnus qu'il n'empruntait jamais et qui serpentaient sous les arbres. Sûrement dans des endroits plus beaux et bien plus intéressants que son chemin habituel qu'il finissait par connaître par cœur.

Tim hésita. Il jeta un regard à droite. Puis à gauche. D'ordinaire à cet instant - quand ses pensées commençaient à le perdre - le père Lachère, le berger du village, passait avec son troupeau de brebis en forme de barbe à papa et le saluait d'un sonore «B'in le bonjour mon garçon !» arrachant le petit à sa rêverie. Mais aujourd'hui, peut-être était-il sorti plus tôt que d'habitude. Peut-être le berger avait-il prit un autre chemin. Le fait était que, en cet instant, il n'y avait que le silence et l'écho de ses propres pas. Après tout, que risquait-il vraiment à quitter un peu les sentiers battus ? S'il ne s'éloignait pas de trop, il pourrait tout à fait se réfugier à temps au village si le roulement familial commençait à poindre au loin. L'occasion, elle, ne se représenterait peut-être pas deux fois.

Après une dernière hésitation, il s'engouffra dans les broussailles sur le bas-côté du sentier avant de changer d'avis.

Cette nouvelle partie de la forêt était effectivement magnifique. Il y avait encore plus de neige dans cette zone-ci, de la belle poudreuse brillante qui tressautait avec légèreté à chacun de ses pas. Les branches cristallines pendaient avec grâce vers lui, comme une étreinte blanche. Il se promenait dans cet univers féerique digne des plus grands contes lorsque soudain, il l'aperçut.

Au loin devant lui, un éclat de lumière attira d'abord son attention. Puis, en s'approchant, il dut se pincer pour être sûr qu'il ne rêvait pas. Là, planté en plein milieu de la forêt comme tombé du ciel, un spectaculaire mur lisse et brillant comme s'il avait été fait de glace était fermement planté dans le sol. La paroi cristalline accrochait les rayons du soleil et les renvoyait en une multitude de couleurs sur la neige, comme au travers d'un prisme. Tim ne pouvait détourner les yeux de cette relique miroitante. Non seulement elle paraissait extrêmement épaisse, mais de plus, elle semblait légèrement arquée et se dressait si haut vers le ciel qu'on ne pouvait en voir le bout, perdu au dessus de la couche de nuages opaque.

Était-ce une protection contre d'étranges entités méconnues telles que des géants ou des griffons polaires ? Impossible de donner un sens plausible à cette découverte.

Comme hypnotisé par les irisations que créaient les rayons du soleil dans le prisme de verre, Tim ne put s'empêcher de s'approcher. Un pas prudent. Puis un autre. De fil en aiguille, il

se retrouva bientôt littéralement au pied du mur. Comme il ne se passait toujours rien, il décida d'ôter sa moufle droite pour toucher la surface brillante du bout des doigts. Comme il le pensait, elle était dure, froide et glissante, comme de la véritable glace. Bien que par définition transparente, la couche était si épaisse qu'on ne distinguait au travers qu'un chatoyerement de couleurs floues. Piqué par la curiosité, Tim y colla son visage pour tenter de discerner quelque chose de plus précis au travers, en vain.

Il s'apprêtait à reculer de quelques pas pour en avoir une vue d'ensemble lorsque soudain, une décharge lui parcourut l'échine ; dans le silence de plomb, il tendit l'oreille. Son souffle formait des nuages de vapeur cristallins. Il aurait juré avoir entendu quelque chose. Quelque chose de l'autre côté. Lâchant sa luge, il posa aussitôt son autre main. Il attendit. Et le miracle se reproduisit.

De très loin dans la fumée trouble de la verrerie, étouffée, comme s'il avait la tête sous l'eau, une minuscule voix fluette lui parvint...

Un éclat furtif. Un écho qui le narguait de loin, comme une réponse oscillante qu'il n'aurait jamais.

Mais tôt ou tard, les innocents jeux d'enfants prennent toujours fin.

Avec la voix, un sifflement se fit bientôt entendre. Qui se transforma progressivement en un grondement sourd. Une secousse. Puis une autre. Un pas régulier.

Et la terre se mit à trembler.

Aussitôt, ce fut la panique. Ou plutôt, cela au-

rait dû l'être. Mais pourtant, il ne sut pourquoi, mais il resta. Tim aurait dû s'enfuir. Il le savait.

Il aurait dû suivre ce que lui dictait son instinct le plus primaire, à l'approche des roulements réguliers qui s'approchaient et qui croissaient de plus en plus. La tempête arrivait. Elle était déjà là.

Comment ? Pourquoi ? Ne s'était-elle pas déjà abattue cette nuit sur leur pauvre village ? C'était encore bien trop tôt !

Mais il restait pourtant désespérément planté là, comme si la neige avait gelé autour de ses pieds.

Comme s'il voulait juste savoir.

Ce qu'il voulait voir de ses propres yeux, c'était celle qui couvait éternellement cette peur tapie en chacun d'eux, à l'arrière-plan de leur petite vie si secondaire.

Elle arrivait. Elle était gigantesque. Elle était devant lui. Elle s'arrêta pour le fixer. Stupéfait, Tim dévisageait sans comprendre la fillette qui se tenait à quelques pas de lui, juste derrière la vitre. Elle devait avoir environ son âge, peut-être moins.

Mais quelque chose clochait. Sa tête, son corps étaient gigantesques.

Déformée par le prisme du verre, elle était aussi exagérément arrondie, comme si Tim la regardait à travers un fond de bouteille.

Le visage de la fillette obstruait entièrement le ciel, le dominant de toute sa hauteur. Son œil, vert, monstrueusement grand ; son œil, vert, planté dans le sien.

De l'autre côté, soumis à ce regard glaçant,

le petit garçon était figé sur place, tétanisé. Jamais il ne s'était senti aussi petit. Il ne savait même pas s'il devait rire ou fondre en larmes devant cette apparition presque grotesque.

Il restait que la fillette était de l'autre côté. Et soudain, il comprit.

Mais c'était déjà trop tard. Son état de choc lui empêcha d'ordonner à ses jambes de fuir. Il entendit ses deux amis crier son nom au loin, à des milliers de kilomètres de là. Et il comprit ce que cela signifiait que de n'être qu'une poussière dans l'engrenage.

De l'autre côté de l'orbe de verre, la petite fille, après l'avoir dévisagé quelques secondes, lui sourit.

Depuis l'étrange rencontre quelques années auparavant, elle avait attendu, encore et encore, inlassablement, avec le seul espoir de pouvoir un jour retrouver ce drôle de petit monsieur ridé dont elle avait accidentellement croisé le regard en ce curieux soir d'hiver. La violence d'un échange qui n'aurait jamais dû être, entre ces deux mondes dissemblables.

Et les frontières qui implorent.

Et, toujours pleine d'espoir, elle se redressa pour, une fois encore secouer sa boule à neige...

... faisant, à son grand ravissement, pleuvoir une myriade de petits flocons sur le village miniature, à peine plus grand qu'une pomme de pin.

Lya Kinzonzi

LES VAGUES DE MES SOUVENIRS

TROISIÈME PRIX

A tous les souvenirs brûlants sous la peau, c'est la faute du soleil s'ils refusent de s'éteindre.

Elle est morte, Clara. Le journal est là, posé sur le sol, à quelques centimètres de mon lit. Je le vois, mais je n'ai pas envie de le prendre. Pas encore. Même si la mer est loin d'ici, l'odeur de l'écume a envahi ma chambre. Je reste allongé, les jambes engourdis. Je ferme les yeux un instant.

L'odeur du sel m'enveloppe. C'est la mer, toujours présente, même ici, à l'intérieur de la pièce. J'imagine le sable sous mes pieds et je revois cette fille aux cheveux dorée. Elle était là, sur la plage, avec moi. C'est tout ce dont je me souviens d'elle, de Clara. C'était ma copine, je crois. Enfin, une copine parmi d'autres. Rien de plus. Elle a été retrouvée échouée. Et moi, je n'ai rien ressenti. Rien qui vaille la peine d'être dit. Rien qui vaille la peine d'être pleuré.

Je pourrais lire le journal, mais à quoi bon ? Clara est partie et tout ce que je vois, c'est la lumière du matin qui continue de traverser ma

fenêtre, le bruit de la mer aussi. Mais pour le reste, il n'y a rien à ajouter.

Le soleil m'a toujours plu. Dès que j'ouvre les yeux, il est là, à travers les volets, sur mes draps, il est là où que j'aïlle. J'aime la chaleur, cette façon qu'a la lumière de remplir l'espace, de rendre les choses plus simples. J'ai toujours vécu avec lui. Ma vie, c'est le soleil. Il me suit partout, du matin jusqu'au soir, sur le sable, sur ma peau.

Clara aussi aimait le soleil. Enfin, je crois. Elle souriait souvent quand on sortait. Elle riait fort, la tête renversée en arrière, les cheveux qui prenaient des reflets dorés. C'est ce dont je me souviens le mieux. Un sourire en plein soleil. Pourtant, je ne la connaissais pas vraiment. Je ne sais pas ce qu'elle aimait, ce qui la faisait pleurer, ce qui la faisait rester. C'était juste une fille, une présence agréable, comme une ombre qui suit sans qu'on y fasse attention. Je ne sais pas pourquoi je repense à elle, la mer l'a ramenée, comme elle ramène toujours tout.

Il est presque midi, je marche sur le bitume encore tiède, les mains dans les poches. J'ai rendez-vous avec les autres près du terrain de basket. Je les vois de loin, assis sur le muret en pierre, lunettes de soleil sur le nez, une canette à la main. Il y a Elias, adossé contre un lampadaire, t-shirt large et casquette vissée à l'envers. Sa silhouette me rassure, parce qu'elle est toujours là, toujours la même.

– T'étais où, Matveï ? T'as dormi toute la matinée ou quoi ?

Je hausse les épaules en me laissant tomber sur le muret à côté d'eux.

– J’sais pas. J’avais la flemme.

– Comme d’hab, ricane Elias.

D’autres arrivent, ça rigole, ça parle fort. Je les écoute sans vraiment participer. J’ai l’habitude d’être là, de sourire quand il faut, de répondre quand on me parle, mais aujourd’hui, tout me paraît un peu plus lent. Je me rends compte que quelqu’un a posé un journal sur le muret, à côté de moi. Il est un peu abîmé, mais la couverture est reconnaissable. Le visage de Clara, en noir et blanc. Un instant, mes doigts effleurent le papier, et mon cœur rate un battement. Je ne sais pas pourquoi. Ce n’est qu’un journal. Juste une image.

– Ils font trop les charognards, les journalistes, grogne Elias en voyant où je regarde. T’imagines si sa famille tombe là-dessus ?

Je ne réponds pas. J’aurais dû retirer ma main, mais je laisse mes doigts glisser sur le grain rugueux du papier. La photo est floue. On devine juste son sourire, ce sourire qui n’a jamais rien voulu dire pour moi.

– Tu la connaissais bien, toi, non ? demande quelqu’un. Je lève les yeux. Ils me regardent. Pas avec insistance, pas avec malaise. Juste comme ça, une question parmi d’autres.

– Ouais, je réponds.

– Ça te fait bizarre ?

Je pourrais dire non. Ce serait logique, ce serait moi. Mais à la place, je fixe la photo, et les mots me manquent un instant.

– J’sais pas.

Un silence s’installe, et heureusement, il

est vite brisé par quelqu'un qui change de sujet. Mais pendant quelques secondes, j'ai senti quelque chose. Un truc que je ne comprends pas, pas encore. Je détourne les yeux du journal et attrape la canette que me tend Elias. Il fait beau. Il fait chaud. Tout va bien.

Je me suis levé du muret sans prévenir. Je leur ai dit que je revenais, mais je savais que je ne reviendrais pas. J'avais besoin de marcher. L'air était lourd, le soleil trop fort. J'ai coupé à travers les ruelles, puis j'ai pris le chemin de la plage. Le sable brûlait sous mes semelles, et l'odeur du sel était plus forte ici. Il y avait des enfants qui couraient, des couples allongés sous des parasols, une journée comme une autre. Pourtant, j'avais l'impression d'être ailleurs.

J'ai marché jusqu'au bord de l'eau, mes pieds se sont enfoncés dans le sable mouillé. La mer était calme, mais le vent soufflait un peu plus fort. Et puis, d'un coup, j'ai eu mal. Pas une douleur franche, pas un coup, juste un poids. Une chaleur trop forte sur ma nuque, sur mes épaules. Le soleil. Il me fixait. C'était idiot, mais j'avais l'impression qu'il était plus haut que d'habitude, plus intense. Comme s'il me regardait. Comme s'il savait. J'ai quitté la plage. J'ai marché jusqu'à la maison, les épaules lourdes, le goût du sel encore sur mes lèvres. Le soleil commençait à descendre, étirant les ombres sur les façades. J'ai poussé la porte d'entrée, et l'odeur du dîner m'a accueilli.

– T'étais où ? a demandé ma mère depuis la cuisine. Je me suis laissé tomber sur une chaise.

– À la plage.

Elle a hoché la tête. Elle ne posait jamais

trop de questions. Mon père est arrivé avec son journal sous le bras, il a jeté un coup d'œil à la une, puis l'a posé sur la table. Je l'ai vue. Encore. La même photo, le même titre. « Une jeune fille retrouvée morte sur la plage. » J'ai tendu le bras pour replier le papier, mais mon père a relevé les yeux.

– Tu la connaissais bien ?

Sa voix était neutre, pas curieuse.

– C'était ma copine.

Il a hoché la tête, comme si ça expliquait tout. Plus tard, dans ma chambre, j'ai rêvé et je l'ai vue, Clara. Son visage était tourné vers moi, mais ses yeux étaient vides.

L'eau s'infiltrait dans ses cheveux, traçait des sillons sur sa peau pâle. Elle a ouvert la bouche. Un gargouillement. Pas un mot, juste un bruit d'eau et de sel. Et puis elle a bougé. J'ai voulu reculer, mais mes jambes ne bougeaient plus. Elle a levé les yeux vers moi et elle a souri. Je me suis réveillé. Ma gorge était sèche. Mon cœur battait trop fort. J'ai fermé les yeux, inspiré profondément. Ce n'était qu'un rêve. Juste un rêve. Mais dans la pénombre, j'ai senti quelque chose. L'odeur du sel. Comme si la mer était entrée dans ma chambre.

J'ai regardé autour de moi. Rien d'anormal. Juste ma chambre, mon bureau, la fenêtre entrouverte. Pourtant, un poids me serrait le ventre. J'ai refermé les yeux. Clara. Son visage dans mon rêve, ses cheveux mouillés, ses lèvres entrouvertes. Pourquoi j'y pensais encore ?

J'ai repoussé les draps et me suis assis. Il fallait que je sorte. Je ne savais pas pourquoi,

mais je voulais voir la mer. Quand j'ai atteint la plage, l'horizon était à peine éclairé. L'eau était calme. Trop calme. Pourquoi j'étais là ? Je n'en savais rien. Mais je sentais quelque chose. Comme une attente. Comme si la mer me regardait.

J'aurais pu rentrer. Mais je ne voulais pas. Je ne pensais pas à grand-chose. Juste à la mer, au soleil qui allait bientôt se lever. Et à elle, à Clara. C'était étrange. Je ne l'avais jamais vraiment regardée avant. Pas comme ça. Elle était là, c'est tout. Un sourire facile, une présence légère, une copine qu'on présente sans trop réfléchir. Et maintenant qu'elle était partie, elle prenait toute la place. Je l'avais vue marcher ici, une fois. Les pieds nus, la robe qui flottait avec le vent. Elle riait, elle parlait de tout et de rien. J'avais répondu distraitement. Je me suis arrêté. J'avais envie de l'entendre encore. J'ai continué à marcher. Encore et encore. Puis, mon pied a heurté quelque chose. J'ai baissé les yeux. Un bracelet. Un truc simple, un cordon bleu avec une petite perle en métal. Mais j'ai su tout de suite que c'était à elle. Je me suis accroupi et je l'ai pris entre mes doigts. Il était encore mouillé, collant de sel et de sable. Je l'ai serré dans ma paume. Clara le portait tout le temps. Ça me revient d'un coup. Elle jouait avec quand elle parlait, le faisait tourner entre ses doigts. J'avais déjà vu ce geste des dizaines de fois, sans jamais y prêter attention. Je l'ai observé quelques secondes. Et puis j'ai eu chaud. Encore. Comme si le soleil avait décidé de tomber d'un coup sur moi. Comme si j'étais pris dans une lumière trop vive, incapable de respirer.

J'ai rangé le bracelet dans ma poche et j'ai levé la tête. L'eau était calme. Je me suis redressé. J'avais envie de partir, mais mes jambes refusaient de bouger. Un goût amer est monté dans ma bouche. J'ai passé une main sur mon visage, j'étais trempé de sueur. J'ai regardé une dernière fois l'eau. Puis j'ai fait demi-tour. Je suis rentré lentement, la tête vide, les mains dans les poches. Le sable collait à mes chaussures.

Dans la rue, il n'y avait presque personne. Juste quelques silhouettes fatiguées, des volets qui s'ouvraient, l'odeur du café qui flottait dans l'air. Quand j'ai poussé la porte de la maison, tout était silencieux. J'ai glissé le bracelet dans le tiroir de ma table de nuit et je me suis allongé sur mon lit. Les yeux ouverts, fixés sur le plafond. Je n'ai pas bougé. Le bracelet était là, tout près. Et dans mon crâne, quelque chose commençait à tourner. La journée est passée comme un coup de vent, et la nuit a vite repris sa place.

Cette nuit-là, j'ai rêvé d'elle. Encore.

Le lendemain, quand j'ai ouvert les yeux, la lumière m'a frappé comme une gifle. Le soleil était déjà haut, écrasant, collant à ma peau comme une brûlure. D'habitude, il me réveillait doucement, glissant à travers les volets, réchauffant mes draps. J'ai tourné la tête vers la fenêtre. Pas un souffle de vent. Juste cette chaleur lourde, suspendue, comme si quelque chose pesait sur le ciel. Je me suis levé lentement et je suis sorti. Là aussi, le silence était trop grand. Pas un cri d'oiseau, pas un souffle d'air. Juste cette attente sourde.

J'ai marché un peu, sans savoir où aller. D'habitude, mes pas me ramenaient vers la mer. Mais aujourd'hui, je ne voulais pas y aller. Pas encore. J'ai juste continué à avancer, sous ce soleil qui n'était plus mon ami. J'ai marché longtemps. L'air brûlait ma peau, la chaleur écrasait mes épaules, et chaque pas me semblait plus lourd que le précédent. Je savais que je finirais par y retourner. La mer m'attendait. Ou peut-être que c'était moi qui l'attendais. Quand j'ai atteint la plage, une silhouette fine marchait au bord de l'eau. Ses cheveux étaient blonds, presque blancs sous la lumière.

Clara ? J'ai accéléré le pas, elle s'est retournée, ce n'était pas elle. Mais son sourire était identique. Ça devenait ridicule. J'ai inspiré profondément, comme pour me libérer de ce poids. Mais une image a surgi. Un flash, plus net que d'habitude. Ses yeux grands ouverts, vides. L'eau autour d'elle, sombre et épaisse. Sa main tendue vers moi. Et moi, figé. J'ai rouvert les yeux d'un coup. Tout était normal. Le sable, la mer, le soleil qui tapait fort. Mais dans ma poitrine, quelque chose ne l'était pas. J'ai continué à marcher, plus lentement cette fois. Je refusais d'y penser. Mais plus j'avancais, plus tout me ramenait à elle. Je devenais fou. Ou alors, c'était la chaleur, ou la mer, ou elle. J'ai fermé les poings. L'atmosphère était lourde comme si quelque chose allait arriver.

J'ai encore marché, mes yeux fixaient l'horizon sans vraiment le voir. Quelque chose me serrait la poitrine. Un poids, un pressentiment. Et puis, sans prévenir, l'image a surgi. Un coucher de soleil, la mer et elle. Je me suis crispé, Clara était

là, quelque part, à moitié noyée dans l'obscurité de mon crâne. J'ai plissé les yeux. Je voulais me souvenir. Mais quelque chose bloquait. L'eau, encore. Toujours l'eau. Ses cheveux trempés, ses doigts crispés. La mer qui montait autour d'elle. Autour de nous. J'ai inspiré. Pourquoi j'avais cette sensation de déjà-vu ?

J'ai secoué la tête et j'ai repris ma marche, plus vite cette fois, comme si le mouvement pouvait éloigner ces pensées. Mais elles sont revenues. Un autre flash. Plus court. Plus brutal. Mes mains sur elle. J'ai trébuché. J'ai rattrapé mon équilibre de justesse, le cœur battant à tout rompre.

C'était quoi, ça ? Une illusion, un rêve qui s'accroche au réveil. Quand je suis rentré, la maison était vide. J'ai claqué la porte derrière moi et je suis allé directement dans ma chambre. J'ai fermé les rideaux, éteint la lumière. J'avais besoin de dormir.

Besoin de silence. Besoin que tout s'arrête. Mais à peine allongé, mes paupières se sont fermées comme si mon corps abandonnait. Et j'ai sombré. L'eau. Encore elle. Mon corps flottait quelque part entre le rêve et la réalité. J'étais là, debout dans la mer. La surface était noire. Morte. Puis un murmure. Faible. Cassé.

– Matveï...

et mon cœur s'est arrêté.

– Matveï...

Plus fort, comme un cri étouffé. Je me suis retourné. Et elle était là. Juste devant moi. Clara. Son visage trempait dans l'eau, ses cheveux onduleux autour comme un halo sombre. Ses

lèvres bougeaient. Mais aucun son ne sortait. Et ses yeux... Ses yeux étaient ouverts. Vides. Et soudain, j'ai entendu sa voix, distincte, brisée.

– Pourquoi ?

Mon souffle s'est coupé. Je voulais parler. Dire quelque chose. Mais ma gorge était nouée. Et là, sous moi, mes mains. Elles étaient plongées dans l'eau. Sur elle. Sur ses épaules. J'ai vu mes doigts se resserrer autour de son cou. L'eau qui débordait de ses lèvres. Ses yeux qui me fixaient. Sa bouche qui formait mon nom encore et encore. J'ai lâché un cri.

J'ai ouvert les yeux. Mon corps a sursauté hors du lit, trempé de sueur. J'ai agrippé ma gorge, cherchant mon souffle. J'ai regardé mes mains. Elles tremblaient. Je savais. Je savais ce que j'avais fait. Le ciel était encore pâle quand je suis sorti. L'air du soir était plus froid que d'habitude. Lourd. Comme si la mer elle-même retenait son souffle. J'ai marché sans réfléchir, guidé par une force obscure. Vers la plage. Là où tout avait commencé, là où tout s'était terminé. J'ai descendu les dunes, laissant des traces nettes sur le sol humide. Devant moi, la mer s'étendait, immense. Calme. Trop calme. J'ai inspiré profondément, et j'ai fermé les yeux. Et les souvenirs sont revenus. C'était un crépuscule comme celui-ci. Le vent avait soufflé fort toute la journée, mais au coucher du soleil, tout s'était arrêté. Le silence. L'odeur du sel et des algues. Elle était là, devant moi. Ses pieds enfoncés dans le sable. Ses yeux brillants, regardant le soleil. On ne parlait pas. Il n'y avait rien à dire. Les vagues venaient mourir à nos pieds, lentes, régulières. Et puis, elle a fait un pas en avant. Vers l'eau.

Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je ne sais pas pourquoi, ce soir-là, quelque chose en moi s'est brisé. J'ai vu sa silhouette se détacher sur l'horizon. J'ai vu ses épaules, la courbe de sa nuque, ses cheveux qui flottaient sous le vent. Et j'ai avancé. Un pas. Puis un autre. Jusqu'à être juste derrière elle. Ma main s'est levée, presque seule. Mes doigts ont touché son dos. Et j'ai poussé. Elle a basculé en avant, surprise. Un cri étranglé. L'eau l'a avalée. J'ai vu ses bras se débattre un instant. Puis plus rien. Le silence. Juste les vagues.

J'ai ouvert les yeux. Je suis resté là, immobile, face à la mer. Le sable sous mes pieds. Le goût du sel sur mes lèvres. Et cette chaleur sur ma peau. Je l'ai vue partout. Dans l'écume blanche des vagues, dans les ombres mouvantes sous l'eau, dans le cri des mouettes, strident, déchirant. Elle était là. Elle avait toujours été là. Je l'avais enterrée dans l'eau. J'avais cru que ça suffirait. Que le temps effacerait tout. Mais les émotions non exprimées ne meurent jamais. Elles sont enterrées vivantes et libérées plus tard de façon plus laide.

Au-dessus de lui, le ciel restait clair, éclatant. Aucun nuage. Aucune ombre. Mais à l'intérieur, la tempête faisait rage. Elle grondait, invisible, déchirant le silence de ses rafales de souvenirs. Et lui restait là, figé entre deux mondes. Le passé et le présent. Le crime et l'oubli. À trop vouloir oublier, on se souvient sans cesse.

J'ai levé les yeux. Le soleil était là, à son zénith. Intransigent. Écrasant. Comme ce jour-là. Il brûlait, il regardait, accusateur. Et moi, debout face à la mer, j'ai enfin compris. Tout était clair, maintenant. Les images, les sensations, la peur. C'était la faute du soleil.

LISTE DES PARTICIPANTS AU CONOURS DE NOUVELLES

SECONDE :

CHAMARD Lily, « Avant la tempête »
CHATENET Emma, « Une vie parfaite »
KINZONZI Lyà, « Les vagues de mes souvenirs »
GAY Willow, « Sous le silence d'une tempête »
MOYAL Chloé, « Ma tempête de regrets »

PREMIÈRE :

DEVOUCOUX Antoine, « Pierre Celer »
GINOUX Laure, « Je ne me calmerai pas pour un crabe »
RECHOU Keira, « Alerte »

TERMINALE :

HUGUENIN-ASTIER Sarah, « Ma tempête »
BRESSANT Cléa, « Le bain glacé »
BAZAS Andrea, « Sous le feu des projecteurs »
BOUSCARLE Stella, « Reflets »
ELATARI Imane, « La tempête en moi »
LESPINASSE Eve, « Une étrange nuit, une étrange fin »
CAMOU Elisa, « Le Royaume de Madame Peyrat »
GRILO Camille, « Les renards ne fuient qu'en hiver »

OUVRAGE RÉALISÉ PAR

LIRE EN POCHE / MAIRIE DE GRADIGNAN

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JUIN 2025